Boris Mikhaïlov (penché en avant) et Evgeniy Pavlov (à droite), tous deux piliers de l'école de Kharkiv, en 1983, au premier jour d'une exposition à la Maison des scientifiques de Kharkiv. Le soir même, elle était fermée par la direction, qui craignait les autorités soviétiques.

Viktor Kochetov/Musée de la photographie de Kharkiv (Moksop), Ukraine

LES INSOLENTS PHOTOGRAPHES DE KHARKIV.

À la fin des années 1960, un groupe d'anticonformistes ukrainiens créait une œuvre photographique subversive, à rebours des dogmes soviétiques officiels de l'époque. Témoin de l'histoire mouvementée de cette nation, l'école de Kharkiv a joué un rôle majeur dans l'art du pays, notamment sous l'égide de Boris Mikhaïlov, exposé cet automne à la Maison européenne de la photographie et à la Bourse de commerce de Paris. La guerre actuelle a tragiquement remis ce mouvement dans la lumière.

Texte Roxana AZIMI

LE REGARD EST LAS, ET DERRIÈRE LA MOUSTACHE LE SOURIRE S'EST FANÉ. Depuis l'offensive de Vladimir Poutine contre son pays, le photographe ukrainien Boris Mikhaïlov a le cœur en lambeaux. S'il a posé ses bagages à Berlin en 2007, l'homme de 84 ans n'a jamais rompu avec son pays. Il y pense sans cesse. Située à 40 kilomètres de la frontière russe, Kharkiv, sa ville natale, est pilonnée sans répit depuis six mois. *« Les pleurs de l'Ukraine nous accompagnent »,* murmure-t-il. Sa voix s'éraille : *« Comprenez, ce qui se passe est très grave, ça envahit la vie et ça écrase tout. »* Son épouse, Vita, prend le relais quand l'émotion le submerge : *« C'est une sorte d'effroi qui paralyse, qui bloque, qui choque et qui met en colère. »* Autour d'eux, un gros chat couleur miel va et vient, indifférent à leurs tourments. Leurs fille et petite-fille l'ont embarqué en fuyant le pays pour les rejoindre. *« On le caresse tout le temps pour nous calmer »,* souffle Boris Mikhaïlov, l'œil toujours rivé sur les informations du front. Son regard s'anime uniquement quand il parle de photo. Ses phrases s'emballent. *« Il faudrait collecter les images prises par les anonymes en Ukraine,* dit-il, *les rassembler pour produire un travail artistique. »*

Boris Mikhaïlov aurait aimé être en Ukraine en ce moment, lui dont l'objectif a tout capturé de son histoire récente – la période soviétique, ses faux-semblants, ses vestiges persistants. Mais aussi les barricades de Maïdan, lorsque, en 2014, ses compatriotes ont défié, sur la grande place centrale de Kiev, le président, prorusse, Viktor Ianoukovitch, au nom de la démocratie. Sa riche carrière fait aujourd'hui l'objet d'une rétrospective à la Maison européenne de la photographie (MEP), à Paris. En octobre, la Bourse de commerce, musée parisien de François Pinault, célébrera à son tour cet observateur féroce du genre humain, en accrochant sa série « At Dusk » (« au crépuscule ») : une centaine d'images, prises dans les années 1990, repeintes d'un lavis bleu. En novembre, enfin, il retrouvera les cimaises de Suzanne Tarasieve, l'énergique galeriste parisienne qui l'a fait découvrir il y a vingt ans au public français.

Boris Mikhaïlov est le photographe ukrainien le plus connu du monde de l'art. Dans son propre pays, il est encore plus que cela : il est la figure de proue d'un mouvement majeur dans les arts de sa nation, l'école de photographie de Kharkiv. Un courant animé par des anticonformistes qui, voilà cinquante ans, ont produit une œuvre grinçante et subversive à rebours de l'art officiel soviétique. Une aventure humaine qui a rassemblé une petite vingtaine d'hommes, longtemps éclipsés par leurs pairs russes, relégués dans l'angle mort de l'empire soviétique.

La guerre, toutefois, leur donne une cruelle actualité, alors que le pays attaqué cherche avec force à valoriser son histoire nationale. *« L'école de Kharkiv, ce n'est pas du passé, c'est une façon unique de* ○○○

Kharkiv.indd 92-93 09/09/2022 15:10:26

○○○ regarder le monde, de penser par soi-même, avec des valeurs totalement démocratiques », insiste Sergiy Lebedynskyy, photographe ukrainien de 40 ans. C'est lui qui a imaginé le Musée de l'école de photographie de Kharkiv (Moksop). L'institution, qui occupe un vieux bâtiment d'une usine chimique que possède sa famille, près de la gare de la ville, devait ouvrir en septembre. L'inauguration, prévue de longue date, a été chamboulée par l'invasion russe. Le musée aurait consacré un mouvement mal connu à l'étranger et rendu hommage à des artistes toujours vivants. Las, la guerre les a éparpillés dans toute l'Europe, eux et leurs œuvres.

Après s'être réfugiés deux jours dans la cave de son fils, Evgeniy Pavlov et son épouse ont quitté l'Ukraine, direction Graz, en Autriche. *« Peu de temps après notre départ, la maison a été soufflée par une bombe »,* confie le flegmatique septuagénaire par Zoom. Son confrère Roman Pyatkovka, 67 ans, a, lui, atterri à Nuremberg, en Allemagne, après un voyage cauchemardesque dans un train bondé pour Lviv, dans l'ouest de l'Ukraine, puis un bus pour Cracovie, en Pologne. Dans la précipitation, il n'a pu emporter que deux appareils photo, quelques pellicules et un disque dur. *« J'avais plus de 300 kilos d'archives chez moi, c'était impossible de tout prendre »,* raconte le photographe. Avant d'ajouter : *« Ce n'est pas une question d'argent. Ces photos, c'est toute ma vie. »* Evgeniy Pavlov, qui a pu emporter plus de mille clichés, parmi les plus emblématiques à ses yeux, renchérit :*« La photo, c'est ma colonne vertébrale, ce que j'ai de plus précieux. »*

Pour lui comme pour Boris Mikhaïlov, tout a commencé à l'aube des années 1970, dans le club régional de photo amateur de Kharkiv. Dans la grisaille de cette ville industrielle entièrement tournée vers l'armement, toute velléité de créativité, tout germe d'originalité sont écrasés par les autorités. La propagande glorifie une nation épanouie, respectueuse du Parti communiste, de Moscou, des valeurs morales et du travail à l'usine. Les photos officielles vantent les corps musclés des prolétaires, les visages souriants des enfants offrant des bouquets de fleurs aux dignitaires, les usines qui marchent à plein régime. Dans le club de photo, se souvient Boris Mikhaïlov, il y a ceux *« qui étaient attirés par l'aspect technique, les beaux tirages, la belle image, bref l'idée soviétique du beau ».* Et les autres, qui *« se préoccupaient de sens, de concept ».* Minoritaires, ces derniers sont ingénieurs, médecins ou scientifiques. Huit autodidactes, dont Yuri Rupin et Evgeniy Pavlov, qui cofondent le groupe Vremya (« temps », en ukrainien). Tous ont en commun un goût de la satire et une envie de montrer l'ordinaire de leurs vies minuscules : les files d'attente dues aux pénuries alimentaires, les cités-dortoirs toutes grises, les chairs molles et les corps informes. *« Ce qui nous caractérisait, c'était une forme de brutalité »,* résume Evgeniy Pavlov, visage fermé de joueur de poker, regard bleu glacé. Les tirages sont rarement soignés. *« Dans un pays jugé sans qualité, la photo se devait aussi de l'être »,* ajoute Roman Pyatkovka, qui, après une carrière de chef éclairagiste au théâtre de Kharkiv, décida de se consacrer à la photographie, vers 1983.

À l'époque, le simple fait de détenir un appareil photo peut entraîner l'accusation d'espionnage. *« Le mot "groupe" était mal vu de la part des autorités soviétiques »,* rappelle Evgeniy Pavlov. Le KGB, qui envoyait ses agents de l'ombre dans les universités, avait aussi infiltré le club de photo de Kharkiv. Oleg Malevany, l'un des membres de Vremya, est pris en filature. *« Personne n'a été emprisonné, comme ce fut le cas dans les années 1930, mais on sentait toujours une présence invisible, c'était très troublant »,* confie Boris Mikhaïlov. Lui-même est renvoyé de l'usine d'équipements spatiaux où il travaillait comme ingénieur quand les services secrets découvrent dans son labo professionnel des images de sa femme dénudée. Dans l'Ukraine soviétique, où les interdits sont nombreux, la nudité est qualifiée de pornographique. *« C'était paradoxal parce qu'on commençait à recevoir des magazines tchèques dans lesquels on voyait des photos de nu,* raconte Boris Mikhaïlov. *On croyait que c'était possible. Mais on se faisait rappeler à l'ordre : on avait le droit de regarder, mais pas de faire. »* C'est dans ce contexte qu'Evgeniy Pavlov réalise l'une de ses séries les plus emblématiques, *Le Violon,* qui montre de jeunes hommes nus dans la nature, archet à la main. *« Figurer sur ces photos pouvait être dangereux,* relate le photographe. *Tous ceux que j'ai photographiés étaient mes copains, ils me faisaient confiance. »* Quand il dévoile ces photos en noir et blanc aux membres du club, l'agent infiltré du KGB ne réagit pas. Mais Evgeniy Pavlov est convoqué par les services secrets lorsque la série, dont il avait envoyé discrètement des copies à l'étranger, est publiée dans le magazine polonais *Fotografia,* en 1973. Ni laquais ni dissident, ce dernier refuse aujourd'hui toute étiquette. *« Je cherchais l'art pur,* assure-t-il. *Je ne faisais pas du nu pour contester un carcan social mais pour attirer l'œil du spectateur. »*

Dans ce climat de méfiance généralisée, les membres de Vremya apprennent à déjouer les contraintes en cryptant les images. Un jour, Boris Mikhaïlov jette par mégarde un tas de diapositives sur son lit. Deux d'entre elles se collent l'une à l'autre. L'accident lui plaît. *« Une femme nue reste un corps nu, un bâtiment en construction n'est rien d'autre qu'un bâtiment,* explique-t-il. *Mais si l'on superpose des images innocentes, comme les couches d'un sandwich, on peut raconter quelque chose de subversif. »* Ces techniques de brouillage se répandent chez les membres de Vremya, tout comme la colorisation à l'ancienne des images. Les pellicules couleur, arrivées tardivement en Ukraine, sont alors réservées aux photographes officiels. *« Tandis qu'à l'Ouest la photographie couleur était déjà monnaie courante, nous devions nous contenter de photos noir et blanc retouchées à la main,* raconte Boris Mikhaïlov, dans le catalogue de son exposition à la MEP. *C'était une fantaisie de l'Est, une ânerie d'attardé : enjoliver le beau à l'aide d'une technique démodée. »*

Avec la perestroïka, de 1985 à 1991, le régime soviétique desserre son étau idéologique. Boris Mikhaïlov documente alors l'effondrement de la classe moyenne. La misère court les rues, envahies par une armée de morts-vivants alcoolisés. Au même moment, une deuxième vague de photographes de Kharkiv s'engouffre dans la brèche ouverte par Mikhaïl Gorbatchev. Roman Pyatkovka photographie dans son appartement des femmes nues, rieuses et sautillantes. Sergiy Solonsky réalise des autoportraits fragmentés et une série de photomontages irrévérencieux d'inspiration phallique. L'ébullition reste toutefois clandestine. Montrées dans le secret des appartements, les images nourrissent les échanges entre photographes.

Comme toute aventure humaine, l'histoire du groupe de Kharkiv est tissée d'amitiés et de tensions. *« Ils comparaient tout le temps leurs photos, échangeaient et ○○○*

“L'ÉCOLE DE KHARKIV, CE N'EST PAS DU PASSÉ, C'EST UNE FAÇON UNIQUE DE REGARDER LE MONDE, DE PENSER PAR SOI-MÊME, AVEC DES VALEURS TOTALEMENT DÉMOCRATIQUES.”
SERGIY LEBEDYNSKYY

Yuri Rupin/Collection Musée de la photographie de Kharkiv (Moksop), Ukraine. Vladyslav Krasnoshchok/Galerie Alexandra de Viveiros. Boris Mikhailov, Adagp, Paris, 2022, courtesy Dominique Lévy Gallery

Boris Mikhailov/Galerie Suzanne Tarasieve. Adagp, Paris, 2022

Sans titre, de Boris Mikhaïlov, série *Yesterday's Sandwich* (1966-1968).

Page de gauche, en haut, à gauche, *Tania, la petite amie du poète Vasily Mishchan,* de Yuri Rupin, série *Act* (1977). À droite, *Sans titre,* de Vladyslav Krasnoshchok, série *Guerre* (2022). En bas, un tirage argentique teinté de Boris Mikhaïlov, série *At Dusk* (1993).

Kharkiv.indd 94-95
09/09/2022 15:10:27

Boris Mikhailov/Galerie Suzanne Tarasieve. Adagp, Paris, 2022. Viktor Kochetov, Sergiy Kochetov/Collection Musée de la photographie de Kharkiv (Moksop), Ukraine

Page de gauche, *Sans titre*, de Boris Mikhaïlov, série *Sots Art* (1985).

Ci-dessous, Boris Mikhaïlov (à dr.) et Viktor Kochetov sur une photo prise par Sergiy Kochetov.

○○○ *défendaient leurs méthodes,* observe Oleksandra Osadcha, conservatrice au Moksop. *Ils se sont tous influencés les uns les autres, même inconsciemment.* » Les débats sont certes animés, mais sans animosité. « *Il n'y avait pas de concurrence, pas d'argent en jeu* », se souvient Boris Mikhaïlov, qui n'a pas vendu une seule image jusqu'en 1990. Ses liens avec ses anciens camarades de Kharkiv se distendent lorsqu'il s'installe en Allemagne et commence à être repéré par les collectionneurs importants. Après une lente ascension, sa carrière décolle en Occident au milieu des années 2000. « *J'ai parfois des nouvelles de Mikhaïlov par la bande* », botte en touche Evgeniy Pavlov. Son succès mondial attise les rancœurs de ceux restés sur place. « *Certains des plus anciens estimaient que la renommée de Mikhaïlov n'était pas méritée,* rapporte Roman Pyatkovka. *Ils ne le considéraient pas comme un héros ou comme le leader du groupe.* » À ses yeux, toutefois, « *Boris reste le plus important de l'école de photo de Kharkiv, celui qui a aidé à la faire connaître* ».

Sergiy Lebedynskyy est du même avis : « *On a de bonnes relations avec tout le monde, mais c'est Mikhaïlov qui nous a le plus influencés. Il est comme notre grand-père. Il nous a toujours aidés.* » Avec Vladyslav Krasnoshchok, ils ont formé, en 2010, le groupe Shilo. De leurs aînés, ils ont hérité un sens de l'autodérision face à l'adversité, mais aussi quelques techniques. Ainsi vieillissent-ils les images avec des teintes sépia, comme pour superposer un passé détraqué au présent incertain. Depuis douze ans, Sergiy Lebedynskyy, 40 ans et grand admirateur de ses aînés, couvait le projet de réunir leurs œuvres dans un musée, pour enseigner au public ukrainien la lecture des images. « *L'Union soviétique a laissé une marque indélébile dans notre société et nos cerveaux,* se désole-t-il. *Il n'y a pas d'éducation à la démocratie, d'éducation du regard. On peut aujourd'hui tout montrer, mais les gens ne sont pas prêts à tout voir.* »

Une semaine avant le déclenchement de l'invasion russe, le photographe se posait déjà la question de placer ces collections et archives à l'abri. Patrimoine aujourd'hui coté, ces photos témoignent surtout d'un passé unique, contribuant à rendre aux Ukrainiens leur propre regard sur l'histoire de leur pays. « *Mais on hésitait,* se souvient Oleksandra Osadcha. *Peut-on sauver les œuvres sans sauver les hommes ?* » Aux premiers bombardements, elle-même a quitté Kharkiv pour Ivano-Frankivsk, dans l'ouest du pays, avant de rejoindre Rome, où elle se trouve actuellement en résidence.

DÉBUT

mars, un plan d'action est dégainé. De jeunes volontaires de l'ONG Art Dot prêtent main-forte aux photographes restés sur place, comme Vladyslav Krasnoshchok, pour tenter de récupérer les archives personnelles des photographes dans leurs appartements désertés. Un jeune homme de 25 ans, qui dirige un laboratoire de photo, se charge de les emballer selon les règles. Profitant d'un convoi humanitaire qui partait de Kharkiv, la petite bande est parvenue à acheminer 2 tonnes de photos à Lviv, dans l'ouest de l'Ukraine. Elles ont été stockées un temps dans l'agence d'architecture A44 – celle qui a aménagé l'espace du Moksop – avant d'être redirigées vers l'Allemagne et l'Autriche.

La majorité des archives sont aujourd'hui conservées dans la cave de Sergiy Lebedynskyy, à Wolfsburg, en Allemagne. En Autriche, Evgeniy Pavlov a pu récupérer celles qu'il n'avait pas pu emporter. Il est à la fois soulagé et rongé par la culpabilité. « *Je réside à Graz, dans un lieu paradisiaque, pendant que mon peuple souffre* », se désole-t-il. Comment se frotter à la nature paisible, au silence, à la beauté, quand son pays s'est transformé en champ de bataille ? La plupart des exilés de Kharkiv, qui ont tout abandonné, ne savent comment se projeter dans l'avenir. « *De nombreux photographes actuellement en Europe se demandent comment subvenir à leurs besoins, ils sont dans une situation de survie* », soupire Roman Pyatkovka. La galeriste parisienne Alexandra de Viveiros, qui représente sept photographes de l'école de Kharkiv, s'active à vendre leurs clichés. Elle les présentera en novembre au Salon Paris Photo.

Sergiy Solonsky, qui a atterri à Paris en mars, tente de ne pas perdre la main. Mais son esprit, son cœur, son inspiration sont restés à Kharkiv. Six mois ont passé, une éternité. Encore aujourd'hui, il sursaute quand retentit à Paris la sirène rituelle du premier mercredi du mois. « *Ça me rappelle l'Ukraine et le signal des bombardements* », glisse-t-il. Quelques heures par jour, le temps d'une promenade dans les rues parisiennes, armé de son appareil Canon, il s'efforce de redevenir ce qu'il est, un photographe. « *C'est dur,* reconnaît-il. *Je ne comprends pas comment Boris Mikhaïlov a pu s'adapter à l'Allemagne, ce pays si policé, alors que lui aime tout ce qui est brutal.* » Il a prévu de se rendre au vernissage de l'exposition de son ancien camarade à la Maison européenne de la photographie. L'occasion de renouer le lien et de partager de vieux souvenirs, ceux du Kharkiv d'avant la guerre, quand, dans un club de photographes amateurs, de jeunes hommes imaginaient de nouvelles manières de créer. Ⓜ

« BORIS MIKHAÏLOV - JOURNAL UKRAINIEN », À LA MAISON EUROPÉENNE DE LA PHOTOGRAPHIE, 5, RUE DE FOURCY, PARIS 4e. JUSQU'AU 15 JANVIER.

"AT DUSK", DE BORIS MIKHAÏLOV, À LA BOURSE DE COMMERCE, 2, RUE DE VIARMES, PARIS 1er. DU 14 OCTOBRE AU 3 JANVIER.

Kharkiv.indd 96-97 09/09/2022 15:10:29